

JOSÉ LUIS MUÑOZ

# La frontière sud

roman traduit de l'espagnol  
par Alexandra Carrasco

*ACTES SUD*



*À Rosario Muñoz et Benigno Rubio  
à oncle Juan José,  
en souvenir de trois étés de mon enfance.*

*À Charo, Juanjo, Águeda et Paco,  
avec qui je partage et ravive des souvenirs.*



L'immensité de Los Angeles n'était pas conçue à l'échelle humaine, pas plus que la verticalité de New York. La ville californienne se propageait de long en large comme une tache sur un territoire indéterminé. Il n'y avait pas de limites à son expansion. Ce carcinome urbanistique était si vorace qu'en quelques mois ses cartes routières devenaient obsolètes : il engloutissait des vallées, gravissait des collines, cherchait à toucher le ciel du bout de sa *downtown* sans charme dont les larges avenues étaient saturées de véhicules et d'hôtels de luxe avec ascenseur extérieur en forme de capsule. La deuxième plus grande métropole des États-Unis, dépourvue d'un centre-ville bien défini, était un conglomérat de communes, chacune dotée de son caractère propre, reliées entre elles par un complexe réseau de voies rapides et de routes. Dans cette gigantesque agglomération étendue entre des collines, traversée d'autoroutes suspendues, survolée quotidiennement par des centaines d'avions qui, après avoir esquivé une forêt de gratte-ciel miroitants, atterrisaient à l'aéroport international de Los Angeles, au milieu de la ville, la misère du tiers-monde côtoyait l'opulence du premier. Au crépuscule, enfumée dès la première heure par les millions de tonnes de monoxyde de carbone déversés par les milliers de voitures qui quadrillaient à un rythme effréné son enchevêtrement d'artères, le sable en suspension dans l'air lui conférait une teinte orangée, sable que ses habitants inhalaient en même temps que la fumée de leurs cigarettes blondes. L'archétype de la mégalopole étalée, celle qui occupait le plus de mètres carrés dans tout le pays, commença à s'éclairer vers six heures du

soir. Il n'y avait pas un souffle de vent et les branches des palmiers de Californie pendaient avec indolence. Pas de vagues non plus à Palm Beach.

Depuis que le centre-ville était devenu le territoire des clochards, les privilégiés, ceux qui occupaient un emploi rémunéré et plus ou moins stable, étaient partis s'installer en banlieue. Les prostituées, avec leurs robes moulantes en tissus synthétiques aux couleurs criardes et leurs lunettes de soleil extravagantes, donnaient à Hollywood Boulevard un air de quartier mal famé. Les honnêtes gens s'en allaient vers la périphérie, fuyant le vice et le laisser-aller qu'exhibait le centre-ville pour se faire remarquer, à l'image de San Francisco ou de Washington, dont le cœur avait été pris d'assaut par des hordes de SDF qui allaient jusqu'à planter leur tente devant les jardins de la Maison Blanche. Dans un secteur du Westside qui n'était ni Beverly Hills, ni Century City, ni Brentwood, ni Bel Air, mais Westwood, les maisons semblaient pousser par germination, toutes identiques comme des clones et disposées en essaim, ceintes de jardins d'un vert irréel et constamment irrigués par des asperseurs. Dans ce quartier de classe moyenne supérieure quasiment exempt de circulation, où les enfants jouaient au ballon dans la rue, où les fourneaux exhalaient d'ineffables effluves de tarte aux pommes, chaque visage souriant que l'on croisait respirait l'*American way of life*. Dans une de ces demeures, la télévision restait allumée du matin au soir.

— Baisse le volume, Mike.

— Bien sûr, chérie. Comme ça ou je baisse encore ?

— Baisse encore, Mike. Tu déranges Marc qui fait ses devoirs.

Il dérangeait Marc qui faisait ses devoirs. Bien. Et Marc dérangeait son père, qui ne pouvait pas écouter tranquillement le match des Chicago Bulls. Seulement Mike Demon, autrement dit le père, apportait cent pour cent des revenus de cette maison de taille moyenne, hypothéquée à cinquante pour cent à l'Abbey Bank, située dans la banlieue de Los Angeles à moins de dix minutes d'une des roades stratégiques pour quitter la ville, dans un quartier assez chic de petits pavillons pourvus d'une pelouse devant, de garages individuels, d'un veilleur qui sillonnait le quartier dès la tombée de la nuit et d'une foule de

voisins aussi charmants que sociables. “Mon quartier, ma maison, ma famille : les piliers de ma vie avec mon travail. Mais ma vie, dernièrement, ne me comble pas du tout”, pensa Mike Demon tandis qu’il baissait le volume du poste de télévision à l’aide de la télécommande.

— Tu veux manger un bout ?

— Comme quoi ? demanda-t-il.

Sussy avait des yeux bleus, une jolie bouche, de longs bras, une taille de guêpe et une poitrine en harmonie avec le reste de son corps. Alors que Mike était une tête brûlée dominée par la testostérone, cette fille blonde et sage vint mettre un peu d’ordre dans sa vie ; l’ordre que réclamait son chaos existentiel et dont il finit par la remercier. Bien qu’il eût reçu une éducation rigoriste, de la part d’un père strict et pratiquant, le Mike Demon de dix-huit ans était un vrai voyou. Ou peut-être à cause de cela.

Il lui prit la main et y déposa un baiser. Il savait comme ces petites marques d’affection qui ne coûtaient rien la rendaient heureuse, comme quand il lui disait “je te trouve particulièrement belle aujourd’hui” ou “on dirait que tu as rajeuni”.

— Tu me chatouilles, dit-elle en retirant sa main. Une salade ?

— Une salade, reprit-il en éteignant la télévision, puis il se leva et parcourut les six pas, très exactement, qui séparaient le salon de la salle à manger qui donnait sur la cuisine ; une vaste cuisine trop grande puisque plus personne ne cuisinait, les plats préparés allant directement au micro-ondes, sortis d’un réfrigérateur qui montait jusqu’au plafond, muni d’un distributeur d’eau fraîche et de glaçons, rempli non pas de nourriture mais d’une multitude de boissons gazeuses et de quelques bières alcoolisées.

Il prit une canette de Bud glacée, l’ouvrit et la versa dans un grand verre à whisky, lourd et opaque, tandis qu’il s’asseyait et contemplait Marc, un bon garçon, son portrait tout craché, celui de son propre père aussi ; mêmes yeux, même tic nerveux, le même geste automatique qui avait fini par dessiner prématurément deux rides parallèles entre les sourcils. Marc s’attaquait à sa pizza aux pepperoni dégoulinante de fromage et d’huile, sa préférée.

— Il ne mangerait pas trop de pizzas, ce lardon, par hasard? Son épouse ne répondit pas, soit qu'elle n'entendit pas, soit qu'elle fit la sourde oreille.

— Qui a gagné?

— Les Chicago Bulls.

— C'était un beau match?

— Ils ont dominé depuis le début. Côté pivots, y a pas photo. Longley a plutôt bien joué. Pippen, grandiose, comme d'habitude, il a fait de belles passes. La salade est assaisonnée?

— Mets-y de la sauce au fromage, dit Suzanne en lui tendant le flacon.

— Depuis quand tu t'intéresses au basket? s'informa-t-il tandis qu'il engloutissait une feuille de salade insipide, un tiers de tomate imprégnée du goût de l'emballage en plastique et un croûton à l'huile de soja qui lui sembla exquis.

— Le basket ne m'intéresse pas. Et toi, la littérature?

— Bien sûr. Tu lis quoi, en ce moment? Ken Follet? Ce type est plein aux as. Même avec la littérature, on peut faire de l'argent, dans ce pays. J'ai regardé une interview de lui à la télé, l'autre jour. Il expliquait comment il construit ses romans et l'équipe dont il s'entoure, des spécialistes dans les différents domaines qu'il aborde. Il a une espèce d'usine littéraire, un endroit où on fabrique des romans avec précision. Très intéressant. Il parlait du livre en tant que produit, il expliquait qu'il est impossible de se tromper dès lors qu'on connaît son public et qu'on sait ce qu'il cherche en achetant ses livres : de l'action, une intrigue, passer un bon moment. (Mike s'interrompt pour avaler une bouchée de tomate, laitue, fromage et croûton émietté.) Il écrit sans être lui-même un lecteur. Tu sais qu'il y a beaucoup d'écrivains qui écrivent alors qu'ils ne lisent pas?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? le coupa-t-elle. Que tu pourrais écrire toi aussi? Tu sais bien que je n'aime pas Ken Follet.

— Sérieusement? Tu ne l'aimes pas? Le type vend des millions de livres, tout le monde le lit et toi, tu ne l'aimes pas?

— Je lis Marguerite Duras.



— C'est qui, celle-là? Inconnue au bataillon! Une copine à toi?

— Une immense écrivaine française, une auteure qui a une sensibilité à fleur de peau. *L'Amant*.

— M'étonnerait que ça me plaise. Un roman d'amour? Un truc snob?

— De toute façon tu ne lis pas, Mike. Ils en ont fait un film tourné au Vietnam. Tu ne t'en souviens pas? Tu avais trouvé que la comédienne était trop jeune, mais sexy.

— L'histoire du Chinois friqué? Oui, elle était sexy. D'accord avec toi : je ne lis pas. Mais je gagne de l'argent.

— Et quel rapport avec cette conversation stupide?

— Et toi, ça t'apporte quoi, de lire?

— De la culture.

— De la culture? (Il avala une gorgée de bière et la regarda dans les yeux d'un air de défi.) De la culture? Cette Duras, elle parle de géographie, de politique, de mouvements sociaux? Qu'est-ce qu'elle sait du Dow Jones?

— Elle transmet une certaine sensibilité.

— Si on va par là, je préfère les fleurs.

— Pourquoi ai-je épousé un homme aussi primaire?

— Parce que tu l'as trouvé séduisant, je suppose.

— Tu te trouves vraiment séduisant, Mike?

— Je le suis, ma chère Sussy. C'est ce que tu m'as dit quand tu m'as épousé.

En réalité, il ne l'était pas. Ne nous leurrions pas. Mais c'était le genre d'homme à avoir un certain succès auprès des femmes. Un mètre quatre-vingts, baraqué, une démarche sûre, de grands yeux, un menton carré orné d'une fossette, avec un faux air de Robert Mitchum – la tête d'alcool en moins et beaucoup plus souple au niveau du tronc.

— Il voulait quoi, Andreas Paulsen? demanda Suzanne en changeant de sujet.

— Que je l'aide pour le boulot. Parce que tu vois (son assiette était nettoyée, il prit un bout de pain au seigle pour éponger les derniers restes de sauce et de jus de tomate insipide), cette année, Ned lui a confié un portefeuille beaucoup trop important, je crains qu'il ne puisse s'occuper de tous les

clients correctement. Il me demande de lui donner un coup de main. Peut-être Bakeray avait-il dans l'idée de le faire maigrir. Un Américain sur trois est obèse, c'est un vrai problème.

— T'as un ami obèse, papa? hurla son fils de l'autre bout de la table.

— Imagine un monstre de cent vingt-deux kilos, Marc, répondit Mike Demon en gonflant les joues et en enfonçant la tête dans les épaules. Son énorme bidon lui cache le bout de ses chaussures, il tanguait de gauche à droite comme un bateau et souffle tous les deux pas comme une locomotive, tellement il est fatigué.

— Ne te moque pas d'Andreas. Ce n'est pas chrétien de se moquer de son prochain, tu devrais le savoir, le réprimanda sa femme. Tu vas aller à San Diego?

— Demain. Je vais peut-être pousser jusqu'à Tijuana. Tu veux que je te ramène quelque chose? Un collier? Un chemisier?

— Ah, oui, je sais! s'écria Sussy avec la fourchette dans la bouche tandis que Marc quittait la table et montait au pas de course dans sa chambre, écrasant les marches et faisant trembler toute la structure. Apporte-moi une nouvelle bonne, Felisa repasse comme un pied.

— Sans compter qu'elle est laide comme un pou. Ça marche. Je la passerai dans le coffre de la voiture pour ne pas qu'elle se fasse prendre par les services d'immigration. Ils ont trouvé une vingtaine de *poussins*, c'est comme ça qu'ils les appellent, asphyxiés dans la cuve d'un camion. Tu l'as lu? Qui leur fait croire qu'ici, c'est le paradis?

— Les mafieux contrôlent les passeurs, ils sont sans scrupules. La loi devrait être plus intransigeante à leur égard.

— Main de fer contre les trafiquants de personnes et main de velours contre les meurtriers et les violeurs? Je ne te comprends pas, chérie, dit Mike Demon, versant dans l'ironie.

— Que je sois contre la peine de mort parce que c'est une pratique sauvage ne veut pas dire que je m'oppose à la punition de toute forme de délinquance.

— Entretenir un de ces indésirables en prison toute une vie revient trop cher à la société. En admettant que les thèses des

abolitionnistes l'emportent, je ne sais pas si on pourra se payer ce luxe. La peine de mort a toujours existé dans notre pays, et le pays a progressé.

— Inutile de discuter, nous ne serons jamais d'accord.

— J'ai épousé une démocrate en pensant que Dieu m'aiderait à en faire une républicaine, mais là-haut, Il ne sait pas à quel point les femmes sont têtues.

Lorsque son père voulait lui inculquer des notions d'éthique et de religion, il s'enfermait avec lui dans son bureau, une sorte de temple, de *sancta sanctorum* aux étagères croulant sous les livres religieux, aux murs couverts de crucifix et d'images de saints. Alors que son père clouait sur lui son regard sévère de prophète – sa barbe et ses cheveux hirsutes lui conféraient un inquiétant air de Moïse descendant de la montagne avec les Tables de la Loi –, une idée centrale empêchait le jeune Mike Demon de comprendre le monde, le faisant douter de la prétendue liberté de tout un chacun : l'idée de prédétermination. Si tout était inscrit dès la naissance, si ce qui allait se produire était déjà dans la tête du Très-Haut et qu'il n'y avait aucune possibilité de dévier de ce chemin tracé d'avance qu'on emprunterait tous, les uns dans la bonne direction, les autres dans la mauvaise, qu'importait la conduite de chacun, le fait d'agir bien ou mal ? Dieu savait qui serait un assassin, et l'assassin, qui suivait les plans divins, tuait sans en être responsable, puisqu'il était prédéterminé. Tout comme sa victime était prédestinée à être tuée. L'assassin n'en passait pas moins dix ans de sa vie dans le couloir de la mort, jusqu'à ce que la chaise électrique ou l'injection létale mette fin à ses jours. Ce n'était ni très logique ni très juste.

Il regarda sa femme. Ils étaient, paraît-il, voués à faire connaissance, à se plaire et à se marier. Sussy n'était pas franchement portée sur le sexe. Ce fut justement un des traits qui lui plut chez elle. Même au lit, elle se cachait sous un chaste pyjama à motifs petits lapins sur fond rouge dont le tissu rêche le rebutait, un vêtement infantile pour anéantir en lui tout désir de la déshabiller et de la prendre. Elle prétendait avoir honte de son corps parce que les os de ses omoplates et de ses hanches étaient trop saillants, mais il savait que la vraie raison

était tout autre. La répugnance de Suzanne pour le sexe était inversement proportionnelle à son goût à lui pour ce que son père désignait sous le terme solennel de “péché de chair”, une appellation qui incitait à son accomplissement. De temps à autre, Suzanne acceptait d’être prise, poussant un soupir de soulagement dès que son mari avait joui et qu’il s’écroulait à côté d’elle, haletant.

— Ça t’a plu ?

— Moi, ça me plaît si ça te plaît.

— Ça, ce n’est pas une réponse courageuse, bon sang !

Mais, au fond, l’apathie érotique de sa femme ne dérangeait pas particulièrement Mike. Quand on ne trouvait pas de sexe chez soi, on allait le chercher ailleurs, dans d’autres bras, d’autres villes, et il soupçonnait Suzanne non seulement de le savoir, mais de l’accepter.

Il commit sa première infidélité lorsque Suzanne tomba enceinte de Marc, sept mois à peine après leur mariage. Il ne cherchait pas, mais il trouva. Une rouquine très séduisante passa près de sa voiture et se retourna pour le regarder avec une certaine effronterie. Ils se sourirent. Les femmes semblaient douées d’un sixième sens pour repérer les hommes affamés et prendre les devants. Il monta dans son appartement. Ils firent l’amour. Ce fut à la fois très excitant et très sordide : le fils de cette femme pleurait dans la chambre voisine pendant que Mike bavait sur son joli corps qui se trémoussait dans ses bras, embrassait ces beaux seins qui nourrirait l’enfant juste après. Quand elle lui réclama de l’argent, il comprit qu’il avait dragué une prostituée de Hollywood Boulevard un peu éloignée de sa zone d’activité habituelle. Ils convinrent de se revoir. Ce qu’ils firent. Après elle, il y eut beaucoup de femmes anonymes, sans visage, sans nom, dans des chambres obscures, des motels borgnes, des parkings. Le sexe devint une manière de fuir la routine mortelle, de la même manière que d’autres avaient la bougeotte et passaient leur vie à voyager pour s’évader d’eux-mêmes. Baiser avec des inconnues, dans le dos de sa femme, outre que cela lui procurait l’étrange plaisir de la faute, le faisait se sentir plus jeune.

— Tu ne viens pas dormir, Mike ?

Avant de verrouiller la porte à double tour et de monter se coucher, il fit une ronde dans le jardin et dans le voisinage. Le quartier n'était pas très lumineux, les branchages foisonnants des arbres qui avaient besoin d'être taillés de toute urgence atténuaient l'éclat de l'éclairage public suspendu à des câbles électriques tirés en travers de la rue. Le calme régnait en cette chaude nuit d'août, pas une once de vent ne soufflait, on entendait le vrombissement monotone des insectes embûchés dans les plantes. La voiture de Buzz, le veilleur, venait de passer ; il vit son clignotant tourner à droite au bout de la rue, laissant un sillage rouge derrière lui pendant quelques secondes. La plupart des fenêtres du quartier étaient éclairées et dépourvues de voilages, les stores relevés. Les gens espéraient précisément que l'on scrute leurs intérieurs bien rangés et impeccablement meublés. Mme Betts, une vieille dame aux cheveux blancs, manipulait quelque chose dans sa cuisine, sans doute la pâte à pain qu'elle préparait elle-même, la pauvre vieille folle. Chez les Theron – une famille nombreuse de huit enfants – Carlota, l'aînée, remuait son derrière au rythme d'une musique endiablée, exaltée par son refus de stocker de la graisse dans quelque partie de son corps que ce soit. Cynthia Morrison, une splendeur de fille, ouvrit la porte de la voiture de son petit ami, mais n'en descendit pas. Elle s'attarda sans doute quelques instants pour l'embrasser, puis elle sortit en agitant la main et avança d'une démarche de top model haute couture. Ses jambes se croisaient tellement qu'on avait l'impression qu'elle allait se faire un croche-pied à elle-même. Mike Demon traversait le bout de jardin qui le séparait de sa porte d'entrée.

— Bonsoir, monsieur Demon.

— Comment ça va, Cynthia ? Ton père va bien ?

Il marqua un arrêt avant de continuer.

— Mieux, merci. Il est rentré à la maison, il a bien récupéré.

— Il y a eu plus de peur que de mal, tant mieux. Passe-lui le bonjour de ma part.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Demon.

“Mon quartier”, se dit-il. Changeant d'idée, au lieu de rentrer chez lui, il se mit à courir, oxygénant ses poumons dans l'air frais de la nuit qui embaumait la bougainvillée. Il atteignit

le bout de la rue, là où démarrait la bretelle qui allait rejoindre le dédale d'autoroutes de Los Angeles. Il piqua encore deux sprints. Une fois chez lui, il retira son tee-shirt trempé et ferma la porte à double tour avant de monter les marches en bois deux à deux.

Sussy lisait dans leur lit. Pour elle, lire avec deux oreillers sous la tête, à la lueur ténue d'une lampe de chevet, était un vrai bonheur.

— T'as couru ?

— Je sens la transpiration ?

— Plutôt, oui.

— Bon, je vais me doucher.

Il se doucha, puis se drapa dans son peignoir et retourna dans la chambre.

— As-tu embrassé Marc ? lui demanda Suzanne en arquant les sourcils par-dessus ses lunettes de presbyte.

— J'y vais.

La chambre de Marc était à deux pas de la leur, séparée par une salle de bains et un placard où l'on remisait des jouets hors d'usage, de vieux albums photo, des ordinateurs obsolètes. C'était une chambre d'enfant avec des étoiles fluorescentes au plafond et une veilleuse qui restait branchée toute la nuit. Tout comme son père, Marc avait peur du noir.

Mike se pencha sur son front, l'effleura de ses lèvres. L'enfant se réveilla en sursaut, fuyant un cauchemar, mais la vue de son père le rassura. Mike Demon ne se souvenait pas que son père l'ait jamais embrassé : il laissait ce genre d'effusions amoureuses, ces marques de faiblesse à sa mère. Sa mère qui s'était empressée d'embrasser la bouteille de whisky après que son mari, fatigué de ce monde, s'était donné la mort. Marc faisait partie de Mike. Et Marc, à son tour, aurait quelqu'un qui serait une partie de lui-même, de son père. Peut-être était-ce ça, l'éternité.

— Bonne nuit, Marc. As-tu fait tes prières ?

— Oui.

— Combien ?

— Trois.

— T'es un bon petit gars.

Mike Demon retourna dans sa chambre, ôta son peignoir. Sussy ne le regardait jamais se déshabiller. Il n'aimait pas se coucher en pyjama, ni même en slip. Il adorait dormir nu, sentir le drap sur sa peau et pouvoir caresser son sexe. Sussy le traitait de barbare.

— Un baiser?

Sussy lui permit de déposer un bisou sur son nez, mais tourna la tête lorsqu'il voulut l'embrasser sur la bouche.

— Non, Mike, je te connais.

— Non quoi?

— Je suis en pleine ovulation.

— Ça fait six mois que tu ovules!

— Bonne nuit.

— Bonne nuit. Tu me passes le masque? Je voudrais dormir.

— Bien sûr, chéri.

Il rêva d'une fille de Hollywood Boulevard, une petite brune bien en chair qui avait assailli sa voiture alors qu'il roulait au pas. "Je m'appelle Dolores Sinaloa." Elle lui faisait une fellation, il avait l'impression que c'était réel. Généralement, ses rêves duraient quelques secondes, tout au plus une minute, mais son subconscient décida de prolonger celui-ci. Un homme barbu assis à l'arrière de sa voiture le transperçait du regard. "Désolé, papa, ça me plaît", dit-il sans se retourner. Son érection dura toute la nuit, jusqu'au matin. À moitié endormie, Suzanne fut incapable d'apprécier l'excitation matinale de son mari.